

PASSE-TEMPS

Cinquante-huit millions soixante mille huit cent, cinquante-huit millions soixante mille huit cent un, cinquante-huit millions soixante mille huit cent deux. Et à chaque fois il reste le vide. A chaque fois, entre les secondes, il reste un instant en suspens. Je vois les secondes, les chiffres, qui défilent dans ma tête. Je les vois, tangibles, réels. Je les sens aussi palpables que ses lèvres sur mes seins. Ne plus y penser, continuer de compter. Ne plus penser à sa bouche, à ses mains, à ses pieds. Cinquante-huit millions soixante mille huit cent quatorze. Je ne perds plus le fil du temps, il s'écoule sous ma peau, je l'égrène, en petites particules. Je suis sable, je suis rouage mécanique, je suis pulsation régulière, je suis chronomètre sans répit. Cinquante-huit millions soixante mille huit cent dix-sept. J'accroche chaque seconde sur un chapelet, je porte le collier des larmes qui ne s'écoulent pas. Le sablier s'est cassé avec son départ. Je porte les stigmates d'un présent éternel.

Cinquante-huit millions soixante mille huit cent vingt. Se concentrer sur une seconde, puis une autre et encore une autre. Elles restent au-dessus de ma tête, avant de s'écraser, je les devine. Ne penser à rien d'autre, ne penser qu'aux instants qui avancent, sans s'arrêter, qui continuent d'avancer. Sans fin. Cinquante-huit millions soixante mille huit cent vingt-neuf. Je vois les secondes qui s'arrachent au vide un instant, qui occupent toutes les pensées, juste un instant. Et ça recommence. A nouveau le vide. Les chiffres me portent. Mais le néant est tapi dans les interstices, dans les respirations, les soupirs et les pauses. La langue froide du souvenir s'introduit entre les chiffres, entre les secondes. Il faut que je trouve un dérivatif, une diversion qui étourdisse ma conscience jusqu'à m'engourdir complètement. Un an, dix mois et huit jours que je compte sans m'arrêter. Jour et nuit. Je m'occupe comme je peux. Pour ne plus me souvenir.

Demain c'est son anniversaire, ça aurait dû être son anniversaire. Ne pas y penser. Il faut que je me concentre sur les secondes qui se succèdent, rien d'autre que le tic-tac des chiffres, jusqu'à l'infini. Je vois les instants qui se bousculent, qui trépignent d'impatience, mais rien n'ébranle l'ordre établi, rien pour retourner en

arrière, rien pour ravalier les erreurs ou chambouler le passé. Demain il aurait dû fêter ses deux ans.

Thibault m'a appelé il y a un peu plus de vingt-trois minutes. Il s'inquiète. Il m'a appelé il y a mille trois cent quatre-vingt neuf secondes exactement. Il veut savoir si je tiens le coup. J'ai répondu oui. Il ne m'a pas cru, je le sais, il rentre plus tôt ce soir.

Je dois me faire belle. Thibault m'a dit de porter ma robe bleue, celle qui vole entre mes cuisses, il m'a dit d'accrocher mes cheveux avec ma pince argentée pour que des mèches s'en échappent et qu'elles viennent chatouiller son cou quand il se penche vers moi, il m'a dit de me maquiller, il m'a dit que ce soir il m'emmenait au restaurant, il m'a dit qu'une soirée en tête-à-tête me ferait du bien. J'ai répondu oui. Il veut me changer les idées, il veut que je redevienne comme avant, il veut que j'avance. Alors je compte les secondes pour sentir que le temps ne s'est pas arrêté sur la ligne.

Je suis restée sept semaines sans parler. Je ne m'en souviens plus. Quatre millions deux cent trente-trois mille six cent secondes qui m'échappent. Il n'y avait que les chiffres, je me souviens juste des chiffres qui me soulageaient, qui m'accompagnaient comme les moutons qui sautent des barrières pour endormir la douleur. Je ne mangeais plus, Thibault m'a dit que je refusais toute nourriture, on m'a entubée, je ne dormais plus, Thibault m'a dit que je restais assise les yeux ouverts sans bouger, on m'a droguée. Mais les chiffres n'ont cessé de m'accompagner. Je les prononçais du bout des lèvres comme une formule magique, jour et nuit, dans mes rêves et dans la réalité.

J'enfile ma robe bleue, je me peigne, je ne perds plus mes cheveux, je les attache avec ma grosse pince argentée, des mèches s'échappent, j'applique du rouge consciencieusement sur mes lèvres, je suis leur dessin avec un crayon, un trait de khôl, du mascara, un peu de fard à paupière, je fais tout dans le désordre. Je n'ai plus l'habitude. Sept cent quarante-neuf secondes pour me préparer.

J'ai appris à dédoubler mes comptes. Deux tempos, deux mesures qui se superposent pour combler les fissures. Deux voix pour chanter ma douleur. Je dois colmater les pauses. Je compte à contretemps. Je multiplie les arpèges, assonances, dissonance. Ma mélodie intérieure est devenue polyphonie. J'ai tout un orchestre à disposition. Il joue pour moi, pour que je puisse m'oublier. J'occupe la moindre de mes pensées avec des suites algébriques, des calculs à plusieurs inconnues, je compte pour ne pas réfléchir. Et toujours le temps qui s'enfuit comme rythme de base.

Cinquante-huit millions soixante et un mille quatre cent trois secondes que Jérémie est mort. J'attends, les mains posées sur les genoux. Je me souviens encore de son corps qui pesait entre mes bras, de son corps à la fois si lourd et si léger, il était si fragile, j'avais si peur de le casser.

Thibault a glissé la clé dans la serrure, il pousse la porte, entre et la referme derrière lui. Il m'embrasse. Il me dit que je suis belle, il me demande ce que j'ai fait, si je suis sortie, si j'ai vu des amis. Il n'attend pas vraiment de réponses. J'entends ce qu'il me dit, j'entends ses questions, je comprends leur sens, je sais qu'il a peur pour moi, qu'il a peur de me perdre. J'entends tous ses non-dits, ses angoisses, sa solitude. J'entends tout cela, sans que cela me touche. Les mots résonnent sans s'amarrer nulle part puis s'épuisent en un écho sourd. Cinquante-huit millions soixante et un mille quatre cent quatre-vingt-trois secondes Je ne suis qu'une montre cassée qui essaye de garder la mesure.

C'est Thibault qui a trouvé Jérémie dans son lit. Il n'avait pas pleuré de la nuit, il n'avait pas réclamé mon sein, je dormais, je ne me suis pas inquiétée, j'étais en train de dormir quand mon bébé est mort. J'étais épuisée par toutes les nuits sans sommeil, les nuits où je lui donnais le sein en le regardant téter avec bonheur tout en espérant ne plus avoir à le faire. Le matin de sa mort j'étais heureuse, simplement heureuse, d'avoir pu dormir une nuit complète. Un instant j'ai été heureuse. Avant de comprendre que ce n'était pas normal, que je n'aurais pas dû

dormir tout mon saoul, qu'il aurait dû réclamer mon sein, qu'il y avait quelque chose qui clochait.

J'ai vu Thibault en train de pleurer. Il pleurait comme un enfant. Il y avait des restes de bonheur qui collaient encore à mes paupières quand j'ai commencé à comprendre. J'ai commencé à réaliser. Thibault pleurait. Je me suis levée, j'ai appelé les urgences. Comment ai-je pu être heureuse. Thibault m'a prise dans ses bras, ses larmes coulaient dans mon cou.

Je me suis habillée pour attendre les ambulanciers. J'ai préparé du café, le filtre, l'eau, le café. J'ai attendu que les gouttes tombent, une à une. Je suis restée pour regarder le café couler. J'avais les yeux secs, envie de vomir. A chaque goutte, je m'asséchais. J'ai été heureuse. Le café coule, je compte les secondes, je compte pour occuper le vide. Un trou béant dans le ventre. Je ne comprends pas, le café coule, je ne pleure pas. Mon horloge interne s'est arrêtée. Je suis une mécanique stérile, déréglée. Je suis un monstre.

J'ai été heureuse en me réveillant. Comme si mon souhait le plus profond venait de se réaliser. Je voulais pouvoir me reposer une nuit, rien qu'une seule nuit. Je l'ai souhaité si fort que j'ai tué mon bébé.

Mort subite du nourrisson. J'ai entendu ce mot quelque part entre deux secondes. Mais je sais que c'est ma faute. Au fond de moi j'ai la certitude que je suis responsable.

Thibault dit que je devrais m'occuper, ne pas rester seule, il me dit que cela fait presque deux ans, que quand j'irai mieux on pourra adopter un enfant. Il dit qu'il m'aime. Il ne sait pas que je suis un monstre. Il ne sait pas que la nature me punit, il ignore que je dois payer pour ma faute. Comment ai-je pu être heureuse un instant, comment ai-je pu être soulagée, même un instant.

Thibault crie. Il me regarde en criant. Il a vu le monstre. Il m'a vue derrière le maquillage, derrière la robe. Il me demande si je vais bien. J'ai oublié de compter. Je ne sais pas s'il est heureux ou effrayé. J'ai perdu le fil. Il me demande comment je me sens. Je me sens, je ne sais pas comment je me sens, je crois que je me sens

bien. Simplement bien. Thibault m'embrasse. Il a l'air heureux. Ma robe est tâchée. Du sang coule le long de mes cuisses, je pleure. Le cycle s'est renversé, mon horloge biologique a pris le relais.

Les chiffres s'échappent, ruissellent le long de mes joues. Je déborde. Des cascades de jours et de mois tombent en cataracte. Il n'y a plus de place pour la douleur. Je pleure et je suis heureuse. Je ne comprends pas. Les secondes m'échappent, le temps s'envole sans que j'arrive à le retenir. L'ordre est chamboulé. J'ai oublié de compter, je n'arrive plus à m'accrocher aux secondes qui filent à toute allure. Je ne suis plus la gardienne du temps et des souvenirs, ils circulent à travers moi.